

Rocío Noemí Martínez González

Principes du « bon gouvernement », politique et rituel chez les mayas tsotsils du Chiapas

Résumé

Me'el (la grand-mère), la « Terre-mère », ancêtre immémorial des peuples tsotsils des hauts plateaux du Chiapas, est considérée comme la principale autorité dans le rituel du *K'in tajimol* (« les jeux du Soleil »), également appelé « carnaval » en espagnol. Cette entité incarne la totalité de l'univers maya (*osil balamil*), associant deux territoires complémentaires, les Hautes et des Basses Terres, tout en figurant dans le même temps un « moi collectif » qui revient chaque année du monde des morts pour rappeler aux vivants les principes du bon gouvernement que les *a'mtel patan* (autorités du monde des vivants) doivent respecter, comme un service au peuple. Ce que produit la « Terre-mère » doit être distribué en réciprocité du travail (comme service) que réalisent les collectivités humaines qui s'en nourrissent. Ceci n'implique pas seulement l'aspect biologique de se nourrir de la Terre, mais aussi de se nourrir, en tant qu'éléments constitutifs de la terre dans l'imaginaire collectif des Tsotsils, entre personnes et collectivités (humaines, animales et végétales). Ne pas respecter cette réciprocité pourrait déclencher les forces destructrices de la « Terre-mère », provoquant catastrophes et maladies.

Mots-clés : mémoire, autonomie, rituel, territoire, bon gouvernement

Abstract

Me'el (the grandmother), “Mother earth”, immemorial ancestor of the Tsotsil people of the Highlands of Chiapas, is considered as the main authority in the ritual of *K'in tajimol* (“the Sun games”), also called “carnival” in Spanish. This character of the ritual embodies the whole Mayan universe (*osil balamil*), associating two complementary territories: the Highlands and the Lowlands, and, at the same time, represents a “collective self” who returns every year rising from the world of the dead, to remind the living of the principles of good government that the *a'mtel patan* (authorities of the world of the living) must respect, as a service to the people. What the “Mother Earth” produces must be distributed in reciprocity to the work (as a service) provided by the human communities

nourished by her. This implies not only the biological aspect of nourishing oneself from the Earth; it also tries to nourish, in the collective imagination of the Tsotsils as constitutive part of the earth, among people and communities (human, animal and vegetal). Failure to respect this reciprocity could unleash the destructive forces of “Mother Earth”, causing catastrophes and diseases.

Keywords: memory, autonomy, ritual, territory, good government

Introduction

Dans cet article, je voudrais montrer à travers un rituel maya tsotsil, le *K'in tajimol*, comment les peuples originaires développent, dans leurs pratiques du rituel, des formes de politique et de communication qui leur permettent de se reconnaître dans un territoire commun et des histoires partagées à travers le temps. À cet effet, je développerai trois points principaux pour essayer de cerner les formes du politique impliquées dans le rituel, et tout à fait étrangères aux pratiques associées aux partis politiques :

- Un bref contexte du *K'in tajimol*, la fête la plus ancienne des peuples tsotsils.
- La fête dans un champ démonstratif de réciprocité parfois antagoniste et contradictoire entre les équipes d'acteurs de la fête, incarnant les vivants et les morts, constituant les collectifs du rituel.
- Le « moi collectif » incarné par les autorités de la fête et le « devenir indigène » envisagé à partir des principes dits de « bon gouvernement », où les morts (les ancêtres) sont une référence indispensable pour la manière d'agir des vivants, dans la reconfiguration et le type de relations établies entre tradition et autonomie. Celles-ci conduisent à des propositions inédites sur la pratique politique chez les peuples indigènes du Mexique, construisant actuellement de nouvelles relations entre indigènes et non-indigènes.

1. Contexte du rituel

La fête du *K'in tajimol*, expression traduite par « les jeux du Soleil » mais aussi ceux de la Lune, est considérée comme un ensemble de « jeux » qui ont lieu durant les cinq jours du mois le plus court de l'année maya, le *chay k'in* (« les jours qui tombent »). Durant ces jours, les morts se réveillent avec toutes leurs

puissances (protectrices et destructrices) et viennent sur terre « nous montrer qui nous sommes¹ », faisant resurgir la mémoire des conflits non résolus tout au long de l'histoire. Jusqu'en 1994, cette fête avait lieu dans la commune constitutionnelle de Chenalhó, le chef-lieu, et dans certaines communautés faisant partie de celle-ci. Le *K'in tajimol* met en place une histoire de longue durée, pleine de contrastes et de contradictions dans la construction permanente des relations au sein de la population qui partage le territoire nommé *jteklum* (« notre terre ») de Chenalhó (endroit des puits d'eau) au Chiapas. Après le soulèvement zapatiste de 1994, cette fête, la plus ancienne de la tradition tsotsil, est reprise et reconstituée, en 1996, dans la commune autonome de San Pedro Polhó (Hautes Terres de la même commune), comme une manière de lutter « pour la mémoire et contre l'oubli », dans un territoire qui donnera refuge à plus de 12 000 déplacés, résultat de l'offensive contre-insurrectionnelle du gouvernement fédéral à l'encontre des zapatistes (Martínez, 2000 et 2004).

2. Champ démonstratif et pragmatique du rituel

L'analyse, basée sur la « pragmatique du rituel » (Severi et Bonhomme, 2009 : 13), nous permet de montrer comment les paroles et les actes dans les actions rituelles développées par les acteurs du *K'in tajimol*, les transforment en subjectivités vivantes, qui voyagent entre différentes dimensions temporelles ainsi que dans l'espace, dans un champ démonstratif en relation à la pragmatique des actions rituelles incarnées par les équipes d'acteurs de la fête.

Ces équipes qui constituent « la collectivité de la fête » sont des acteurs qui incarnent une histoire de longue durée, montrant la complexité des relations existantes entre les peuples originaires mayas tsotsils, et « ceux qui viennent de l'extérieur » : les noirs et les métis. Chaque équipe correspond à une nature particulière en relation à la constitution de l'univers maya (*osil balamil*), conçu comme une totalité englobant plusieurs parties constitutives du monde, lesquelles sont incarnées par *Me'el* (la grand-mère), la « Terre-mère », principale autorité dans la fête.

¹ Expression utilisée par le *kapitan k'oj*, un des acteurs de la fête, un esprit du passé (Polhó, 2010), en référence à une histoire dévoilée par des théâtres et des jeux joués par eux-mêmes (voir Martínez, 2013).

Fig. 1 *Paxion*, notre père le soleil (à gauche), et *paxiona*, notre mère la Lune (à droite).
© Rocío N. Martínez González



2.1. Les trois équipes qui constituent la fête du K'in tajimol

2.1.a *Nichimal a'mtel*

Occupant les charges de la fête pendant un an, ils incarnent un Christ-Soleil et une Christa-Lune, nommés *paxion* et *paxiona*, « les sacrifiés », censés avoir vécu les souffrances du Christ (fig.1). Leur travail est de réveiller les morts qui vivent sous terre, grâce à leur parole rituelle, associée aux danses, chants, libations et musique. Ils voyagent entre le monde des morts et celui des vivants pour garantir les relations de réciprocité entre eux. À la fin de leur charge rituelle (qui dure une année), ils feront partie du corps des autorités du monde des vivants (*a'mtel patan*), que l'on décrira plus tard.

2.1.b *Toyk'inetik*

Ce sont les morts qui reviennent sur terre, des guérisseurs. Ils se divisent en les « aides du Christ » (liées à une ancienne mère) et leurs « sacrificateurs » (liés à un père, ancêtre venu de l'extérieur).

Les aides du Christ

Ces aides sont composées de trois groupes. Le premier se forme autour de *Me'el*, l'ancienne mère, la « Terre-mère », qui se réveille dans la nuit des cinq jours



Fig. 2 *Me'el*, la « Terre-mère » et son époux (à gauche) et l'un des quatre esprits du passé (à droite).
© Rocío N. Martínez González.

de la fête en compagnie de son époux (fig. 2), un ancien père (*jtotik* ou *piscal*) et quatre personnages masqués, qui sont les esprits du passé (*k'ojtik*). *Me'el* se dédouble en deux personnages complémentaires qui rappellent les territoires d'en haut et d'en bas, composant la totalité de la commune : le territoire d'en haut est figuré par *Me' Tsakel*, la mère de la montagne, qui est aussi la mère persécutée, la mère violée ; le territoire d'en bas l'est par *Me'Kabinal*, la mère de la forêt, dite aussi la guérisseuse. Les deux mères sont accompagnées, chacune, par deux personnages indissociables d'elles : la première est accompagnée par deux oiseaux, qui portent des bâtons de commandement comme les *paxion* ; la seconde, par deux hommes-jaguars qui portent des rameaux de guérisseurs² (fig.3).

Les trois mères sont considérées comme des déesses-mères, mais elles sont aussi nommées les « trois croix » et « les trois saintes croix » (*las tres santas cruces*), dans une relation directe avec les « sacrifiés », c'est-à-dire le *paxion* et la *paxiona*, sacrifiés la dernière nuit de la fête (par les forces adverses au Soleil : les seigneurs de la nuit, les diables). Les noms brodés sur leurs vêtements leur confèrent des identifications

² Les multiples noms des acteurs font référence à plusieurs temporalités et à leurs caractéristiques ambivalentes d'appartenance sociale et historique. Les *cruzados* s'identifient avec les personnages de *las cruzadas españolas emprendidas para la reconquista de la fe cristiana*. Quand on les nomme « jaguars » (*jaguares*), ils sont considérés comme des « soldats de la Vierge », c'est-à-dire les soldats indigènes qui ont répondu à l'appel de la Vierge (du Rosaire), en se révoltant contre le système tributaire et la domination espagnols (voir Ximénez, 1999 ; Viqueirra, 1997 ; Juan González, 2012 ; Jan de Vos, 2011 et Martínez, 2013).



Fig. 3 La mère de la Montagne avec des *paxion* du passé (gauche), la mère de la forêt avec les soldats-jaguars (droite). © Rocío N. Martínez González.

avec le ciel, l'eau et la terre, ainsi qu'avec la lune. De fait, en tsotsil, la Lune est dénommée *Metik*, forme plurielle qui signifie « mères » (et non « mère » au singulier). La « déesse lunaire correspond à une gamme de représentations féminines réparties entre une déesse vieille et une déesse jeune » (Alonso, 1997). Généralement, on présente la déesse vieille en train de tisser ou de remplir une cruche d'eau, associée à *Itzamná* (premier père-mère), dont la partie féminine est *Ix Chebel Yax*, qui porte une coiffe de serpent sur la tête très similaire à celle de *Me'el*, la « grand-mère »³. Dans le rituel du *K'in tajimol*, les morts reviennent sur terre parce qu'ils sont réveillés par la musique d'une marmite, considérée comme « le son de l'intérieur de la Terre », selon l'indication du maître des marmites. Dans le cas d'*Ix Chel*, la jeune déesse de la fertilité et de l'accouchement, elle est nommée la « guérisseuse », « notre mère-Lune ». Ses fonctions sont de création et de vie, en même temps que de guérison des maladies, ce qui nous conduit vers l'identification de *Me' Tsakel* et de *Me' Kabinal*, séparément, les deux moitiés du monde conformant une totalité. À elles s'adresseront les autorités du monde des vivants (*a'mtel patan*) pour solliciter leur bienveillance envers les villages qui constituent la totalité des communautés formant le territoire des enfants du père San Pedro et de la Belette (*saben*). Ce nom d'animal secret des habitants de Chenalhó et de Polhó est dérivé de l'accumulation de noms donnés par la mère.

Les sacrificateurs du Christ

Au sein des *toykinetik*, les personnages nommés *ik'aletik* (au nombre de six) sont considérés, comme les « sacrificateurs et adversaires du Christ » (fig. 4). Leurs

³ Voir le codex Madrid.



Fig. 4 Les *ik'aletik*, les sacrificateurs du *paxion*, le père « Christ-Soleil ».
© Rocío N. Martínez González.



Fig. 5 Le corps d'autorités dans la commune constitutionnelle de Chenalhó.
© Rocío N. Martínez González.

noms manifestent leur opposition au Soleil, au Christ et à l'indigène : ils sont considérés comme des envahisseurs (qui viennent d'ailleurs), comme les hommes noirs et les métis (*kaxlan*). On les nomme aussi seigneurs de l'obscurité et du vent (*ik'al abau*), Judas (*Xutax*) et diable (*pukuj*), porteurs de désastres, de maladies et de mort⁴. Paradoxalement, dans leur personnification d'esclave, ils deviennent fragiles, lorsque les forces qu'ils ont combattues auparavant se retournent contre eux (le dernier jour de la fête). À ce moment-là, on leur accorde un statut très éminent, avec une connotation de parenté et l'évocation du rôle positif associé au frère aîné, reconnu pour sa force (*bankilal kaxlan*). Dans leur identification au jaguar – qui rappelle le mythe d'*Oxoroxtotil* (traduit comme « treize pères ») –, ils deviennent des pères qui ont combattu les géants qui n'avaient pas remercié leurs créateurs pour leur avoir donné la vie. Ces pères-singes sont considérés comme les premiers pères, ceux de la troisième création maya, qui précède l'ère actuelle de l'humanité⁵.

2.1.c Les *A'mtel patan*

Les *A'mtel patan* sont les autorités dans le monde des vivants. Leur nom se traduit comme « les percepteurs de contributions » (fig. 5).

Dans la « commune constitutionnelle », leur maison (siège) est nommée *cabildo* ou *ayuntamiento*. *Cabildo* est un nom qui dérive des structures de la période coloniale. Avec la révolution mexicaine, la Constitution de 1917 donne naissance aux *ayuntamientos constitucionales*, s'articulant avec les États et la Fédération. Dans

4 Voir Aubry, 2004 et González, 2002, en relation à l'histoire de la population noire amenée au Chiapas pour remplacer la main-d'œuvre indigène à l'époque coloniale.

5 Voir Arias, 1985.

la commune de Chenalhó, l'*ayuntamiento* est considéré comme un corps humain, où l'on distingue trois parties : la tête, le corps, puis les pieds et mains.

- La tête : le président municipal, le *sindico*, son suppléant et deux *alcaldes*⁶. Ce sont les figures issues de la Constitution de 1917.
- Le corps : les neuf *regidores*, ou gardiens de la tradition (six titulaires et trois suppléants). Ce sont les *regidores* – spécialistes des prières – nommés *riox* (terme dérivé du castillan *dios*), qui veillent à la relation avec les morts. Ils sont chargés de demander la vie et le soutien alimentaire à la « Sainte Terre ».
- Les pieds et les mains : les quinze *mayoles* sont une sorte de police communautaire, qui garantit l'ordre de la communauté ; ils sont aussi gardiens du livre sacré, qui raconte l'histoire du peuple à travers des pictogrammes anciens et est considéré comme un grand trésor.

Avant l'installation des partis politiques au cours des années 1970, le corps d'autorités développait des formes organisationnelles fortement liées à l'imaginaire maya⁷. Pour les Tsotsils, le monde se compose d'une partie supérieure et d'une partie inférieure. Dans la première, la vie est possible grâce au père Soleil, c'est là où l'on cultive les champs de maïs (« nous sommes des hommes et des femmes de maïs »). Dans le monde d'en bas habitent les âmes des morts, nommés *vayijelil*, des entités animiques extérieures au corps humain constituées par des animaux, mais aussi par des éléments naturels ou des artefacts. C'est de ces âmes que l'on reprend la force, mais elles déterminent aussi les choses terribles qui peuvent arriver au cours de la vie, si nous les oublions⁸.

D'après les habitants de Chenalhó mais aussi ceux de la commune autonome de Polhó, *ch'ulel* et *vayijelil* nous accompagnent tout le long de la vie, quelle que soit la religion que l'on professe car « avant tout, nous sommes mayas »⁹.

Depuis les années 1970, le *Partido Revolucionario Institucional*, parti politique au pouvoir dans la commune constitutionnelle, avait déterminé les charges en s'éloignant progressivement des principes de la tradition et en manipulant son pouvoir au nom de la tradition et au bénéfice de la population métisse et des indigènes ayant accédé au contrôle des terres. Ainsi, la population indigène sans terre,

6 Ils disposent d'un *kompixion* (connaisseur de la parole rituelle) pour les aider dans leurs prières, afin de les protéger des ennemis, lorsqu'ils agissent avec le *sindico* en tant que procureurs de justice. Voir Martínez, 2017 et 2013 : 217-221.

7 Témoignage de Don Cristóbal Pérez dans Chojolhó, 2004.

8 Entretien avec *kapitan k'oj*, Polhó, 2007.

9 Enrique Pérez, originaire de Chenalhó et directeur du Centre des langues et littérature indigènes (CELALI), 2006.

méprisée par les métis a participé au soulèvement zapatiste de 1994. Depuis lors, la commune de Chenalhó a deux communes parallèles (l'une constitutionnelle, l'autre autonome), qui partagent un territoire et une histoire, mais se distinguent par leurs formes de gouvernement¹⁰.

Les autorités (*a'mtel patan*) de la commune autonome de Polhó ont été constituées en décembre 1995, et c'est au début de l'année 1996 que fut reconstitué le *K'in tajimol*, considéré comme une pratique de libération et de reconstitution de l'organisation territoriale par les familles et les villages adhérant au projet zapatiste. Les charges du conseil autonome reprennent les mêmes noms que celles de la commune constitutionnelle, mais leur organisation est déterminée par les assemblées communautaires où les titulaires des charges sont élus, sans la participation des partis politiques (fig. 6).

En 2003 sont créés les *juntas de Buen Gobierno*, « conseils de Bon Gouvernement », afin de donner une nouvelle ampleur à la coordination des communes autonomes déjà existantes, et ayant mis en place, durant les années précédentes, leurs propres systèmes d'éducation, de santé et de production. La notion de « bon gouvernement » s'est alors située en opposition à la façon de gouverner des partis politiques dans les communes constitutionnelles, où le pouvoir des caciques et l'argent étaient devenus les principales motivations pour obtenir une charge, dans la grande majorité des cas. Dans les communes autonomes, les détenteurs des charges



Fig. 6 Autorités de la commune autonome de Polhó. © Rocío N. Martínez González.

¹⁰ Un conflit grave et plus récent, lié au pouvoir politique à Chenalhó, survint après la prise de fonction, en 2015, de la présidente municipale, Rosa Pérez Pérez, appartenant au *Partido Verde Ecológico* (PVE). C'était la première fois qu'une femme gagnait les élections municipales, et aussi la première fois que le *Partido Revolucionario Institucional* (PRI) perdait cette municipalité. La dispute entre le PVE et le PRI provoqua plusieurs morts, aggravant les tensions dans la commune et la détérioration du tissu social. En 2017, tandis que l'on célébrait les vingt ans du massacre d'Acteal – au cours duquel 45 indigènes, principalement des femmes et des enfants, membres de la société civile *Las Abejas*, avaient été assassinés par des groupes paramilitaires armés et entraînés par les autorités – près de 5 000 personnes étaient déplacées de Chalchihuitan, la commune voisine de Chenalhó. Les conflits territoriaux se sont depuis multipliés, des groupes paramilitaires ont été réactivés, et d'anciens conflits de délimitation territoriale ont refait surface. Voir le site du Service international pour la paix, disponible [en ligne] sur <https://sipaz.wordpress.com/tag/rosa-perez-pe-rez> [consulté le 26 juin 2020] et Martínez, 2013.

ne perçoivent pas de salaire, car la charge est considérée comme un service (*a'mtel*) que l'on doit rendre à la communauté. « Le service que représentent les charges relève de la réciprocité constitutive de l'appartenance à la communauté » (Martínez, 2013 : 211 ; Baschet, 2017 : 133). La mise en œuvre de l'autonomie zapatiste depuis la création des conseils de Bon Gouvernement implique que toute la population participe aux différentes instances du gouvernement, appliquant l'un des sept principes du bon gouvernement selon lequel « le peuple dirige et le gouvernement obéit », comme on peut le voir sur les panneaux placés à l'entrée des territoires autonomes.

La commune autonome de Polhó s'organise à partir des assemblées communautaires, par village, par commune et par zone. La zone Altos dans les montagnes du Chiapas est celle dont fait partie Polhó, avec six autres communes. Les charges des *a'mtel patan* dans la commune autonome de Polhó durent trois ans. Comme dit précédemment, ils reprennent les mêmes noms que ceux de la commune constitutionnelle, mais il y a toujours l'éventualité d'une révocation, par l'assemblée des villages, si le travail n'est pas accompli de manière satisfaisante.

À la tête du Conseil de la commune autonome de Polhó, on trouve le *presidente del Consejo* (« président du Conseil ») et un *sindico* (« maire »). Ensemble, ils coordonnent les projets dits productifs, les coopératives et comités de différentes sortes qui donnent vie à la commune et apportent un soutien (alimentation et vêtements) à la population de déplacés qui existe toujours dans la commune. Le juge de paix (*juez de paz*) et les magistrats municipaux (*alcaldes*) résolvent les problèmes à l'intérieur des villages zapatistes, mais parfois aussi avec les non-zapatistes¹¹. Le secrétaire et le trésorier enregistrent tous les documents importants du Conseil et rendent compte de l'argent géré par la commune. S'il y a des donations venues de l'extérieur, c'est le Conseil de Bon Gouvernement qui les transmet à la commune. Les neuf *regidores*, « conseillers municipaux », sont des hommes et des femmes qui connaissent bien les actions en lien avec la tradition et les prières, appelées *riox*. Conjointement avec le président du conseil et la *junta de festejos*, l'« assemblée des fêtes », ce sont eux qui cherchent les candidats pour être les nouveaux *paxion* et *paxiona*, « les sacrifiés » (voir plus haut). Ces conseillers participent également, à tour de rôle, à la représentation de la commune au sein du conseil de Bon Gouvernement, en veillant à respecter la parité hommes-femmes. Ces rotations se font par tranches d'une semaine ou dix jours, ce qui leur permet de retourner travailler leurs champs tout en vivant l'expérience de gouverner le peuple.

¹¹ Dans l'histoire du système administratif traditionnel, le juge, les magistrats et celui qu'on appelait alors gouverneur faisaient partie du groupe nommé *justicias*, qui exerçait la justice. Voir Martínez, 2013.

Les *mayoles* (*mayores*) sont les garants de l'ordre et de la propreté dans la commune. Ils sont chargés de transmettre les nouvelles ou avis, d'une communauté à l'autre, quand c'est nécessaire.

Au sein de chaque communauté s'ajoute la figure de l'« agent communautaire », qui fait la jonction entre la communauté et la commune. Il est le représentant de sa communauté devant les autorités municipales et assiste donc aux assemblées convoquées par le président du conseil autonome. Il a également la charge de réunir les gens de sa communauté pour des commissions de travail, ce qui est un service indispensable au bon fonctionnement de l'organisation.

3. Le « devenir indigène », le « moi collectif » et les formes inédites de « bon gouvernement »

L'imaginaire déployé dans la pragmatique de la fête dévoile les « jeux » comme des rapports conflictuels entre les êtres de nature différente constituant les équipes décrites précédemment. Dans la commune officielle, le *K'in tajimol* est considéré comme la fête des ancêtres, où les indigènes, incarnés par un Christ et une Christa, apparaissent comme des victimes culpabilisées en raison de leur destin indigène (Ariel de Vidas et Guilhem, 2015). Dans la commune autonome de Polhó, la même fête est considérée aussi comme la fête des ancêtres, mais ici, le *paxion* et son épouse sont perçus comme l'incarnation des rois qui donnent leur vie pour leur peuple. Dans les deux communes, nous pouvons identifier les figures d'un « moi collectif », mais de nature différente, qui révèlent des formes distinctes du politique et de la conception de l'être indigène.

Ce « moi collectif¹² », censé être l'incarnation de la tradition, avec des relations complexes et parfois contradictoires, permet d'observer comment on intègre l'appropriation d'autrui, d'un côté par la domination et la conversion ; de l'autre, par la résistance ou la résilience. Cette appropriation de l'autre se fait toujours dans un processus de transformation permanente, dans lequel le « devenir indigène » (Danowski et Viveiros de Castro, 2014 : 279) et le « moi collectif » se manifestent. Dans le cas des autorités des morts, ils se manifestent dans plusieurs fragments de l'histoire tsotsil et dans différentes territorialités. La totalité qui les contient, nommée *osil balamil* (l'univers maya), sera *Me'el*, la grande mère, dite aussi la « Terre-mère », qui rappelle, à travers ses paroles, comment l'on doit se conduire dans le monde des vivants, toujours en réciprocité avec les dons de la Terre :

¹² Que je reprends de Severi (2008a).

<i>Ti ok'ome osilek'e</i>	Le lendemain de l'univers
<i>Ti ok'ome balamil'e</i>	Le lendemain de la Terre
<i>Te me ta komtsanek'e</i>	Là, je vais le laisser
<i>Nichimal antse</i>	La femme fleurie
<i>Nichimal patan</i>	La contribution fleurie
<i>Nichimal vayijel</i>	Les morts fleuris
<i>Ti balumilun oje tata</i>	De fait, je suis (la) Terre, père
<i>Ti xnichimal a'mtel</i>	Avec sa charge fleurie
<i>Ti xnichimal patan</i>	Avec sa contribution fleurie
<i>Ti xnichimal ju'ne</i>	Avec son « moi » fleuri
<i>Ti xnichimal ba'i ju'ne</i>	Le premier « moi » fleuri ¹³ .

Autrement, les catastrophes seront le résultat de l'oubli des ancêtres. Il se peut que l'image brodée par les zapatistes de ce qu'ils ont dénommé l'« hydre capitaliste¹⁴ » soit une figuration de la catastrophe (la *tormenta*) qui s'abat sur le monde quand on a oublié la réciprocité envers la mère Terre. Alors elle devient un monstre dévorateur des personnes, des animaux, des eaux, du ciel, des montagnes et de tout ce qui existe dans l'univers (fig. 7).

Les *a'mtel patan* (les autorités du monde des vivants), corps constitué à plusieurs et autre exemple d'un moi collectif, sont les garants du bien vivre du peuple (*lekil kuxlejal*), c'est-à-dire de la juste distribution de ressources données comme cadeaux par la mère Terre.

Dans la commune autonome de Polhó, les *a'mtel patan* se considèrent indissociables des principes qui donnent la vie et gardent les multiples histoires transmises par les âmes. Ici, on ne se remémore pas seulement des histoires de domination, mais aussi celles de « libération », qui donnent une inspiration présente à la nouvelle configuration du bon gouvernement, où sept « principes » devraient caractériser les actions de ceux qui détiennent les charges, mais aussi dans les relations de la vie quotidienne :

¹³ *Riox* (« parole rituelle ») de *me' paxion*, cité dans Martínez, 2013 : 137.

¹⁴ Voir [en ligne] le site *Enlace Zapatista*, disponible sur <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2017/04/15/participacion-de-la-comision-sexta-del-ezln-en-el-seminario-de-reflexion-critica-los-muros-del-capital-las-grietas-de-la-izquierda/> [consulté le 2 juillet 2020].



Fig. 7 Représentation de l'hydre capitaliste lors du festival *CompARTE por la Humanidad* (« pARTage »), 2016. © Rocío N. Martínez González.

Proposer et non imposer,
Servir et non se servir,
Descendre et non monter,
Représenter et non substituer,
Construire et non détruire,
Convaincre et non vaincre,
Obéir [au peuple] et non commander¹⁵.

Ces principes, censés régir la vie dans les communautés zapatistes, constituent l'éthique zapatiste de ce « moi collectif » au service du peuple.

¹⁵ Voir *Cuadernos de texto de la primer Escuelita Zapatista*, 2014.

En guise de conclusion

La nouvelle configuration du bon gouvernement paraît donc s'affirmer dans un collectif vivant de détenteurs de charges qui prennent les sept principes de Bon Gouvernement et le bien vivre du peuple (*lekil kuxlejal*) comme point de départ de la construction du « devenir indigène ». À l'opposé d'un imaginaire où les indigènes apparaissent comme victimes, ce devenir indigène trace les lignes et les couleurs qui restent une potentialité de formes et de contenus, de forces à construire et à déconstruire. L'espace de réflexivité dans la pragmatique du rituel (*k'in tajimol*) laisse toujours la possibilité de reconfigurer le type de jeux que l'on veut réaliser dans des nouveaux rapports et des formes différentes de convivialité que l'on souhaite construire entre les vivants, mais aussi en relation aux morts et à nos mémoires (les alliés et les adversaires), pour atteindre le but du « bon gouvernement », à la base d'une éthique incarnée par un « moi collectif », imaginée dans des territorialités plus larges, associant indigènes et non-indigènes.

Envahis actuellement dans leurs territoires et leurs espaces rituels par des entreprises minières, contaminant les eaux, les terres et la vie, mais aussi par des narcotrafiquants, les peuples indigènes de tout le Mexique luttent pour reprendre leur devenir en main. Le nombre tragique de disparus, évalué à 30 000, et de morts, évalué à 100 000¹⁶, sans que les autorités constitutionnelles, à l'échelon des communes, des États et de la Fédération, soient capables d'arrêter le cycle brutal de la destruction, a été déterminant pour la formation d'un Conseil indigène de gouvernement, au niveau national.

Après une année de consultations, en mai 2017, à la suite de la proposition de l'EZLN (*Ejército Zapatista de Liberación Nacional*, « Armée zapatiste de libération nationale ») et du Conseil national indigène, a été formé le Conseil indigène de gouvernement (CIG), composé pour moitié d'hommes et pour moitié de femmes, et représentant plus de cinquante-trois peuples indigènes du Mexique. Sa porte-parole, une femme indigène, guérisseuse, dont la voix est celle des multiples noms et territoires du Mexique, a été proposée comme candidate indépendante aux élections présidentielles de 2018¹⁷. Paradoxalement, son but, suivant les membres du Conseil indigène, n'est pas de gagner dans les urnes, mais de lutter pour la vie :

16 Voir le site *Human Rights Watch* disponible [en ligne] sur <https://www.hrw.org/es/world-report/2017> [consulté le 26 juin 2020].

17 Voir [en ligne] l'article paru le 27 octobre 2017 dans le quotidien *Excelsior* disponible sur <https://www.excelsior.com.mx/nacional/2017/10/27/1197598> [consulté le 26 juin 2020].

« [...] nous, les peuples [indigènes], nous pensons à la représentativité collective pour donner des alternatives réelles à la destruction que nous sommes en train de vivre. Nous allons reconstruire ce que la classe politique d'en haut a détruit par son individualité. Nous allons nous organiser pour démonter le pouvoir d'une façon collective. Les partis politiques n'ont plus de solution viable pour nos peuples. Ainsi, nous voyons cette seule alternative comme un exercice pour déconstruire [le mauvais gouvernement incarné par] l'État-nation¹⁸ ».

Colophon¹⁹

Pour pouvoir être reconnue comme candidate indépendante dans le système électoral mexicain, tel qu'établi par l'Institut national électoral, María de Jesús Patricio Martínez devait non seulement rassembler 866 000 signatures d'électeurs, correspondant à 1 % des inscrits dans la totalité du pays, mais également atteindre ce pourcentage dans au moins la moitié des États de la Fédération. Chaque entité de la République mexicaine avait l'obligation de recueillir 1 % de signatures de la totalité de la population y résidant.

Pour accompagner cette difficile démarche, l'association civile « L'Heure de la floraison des peuples est arrivée » est créée le 6 août 2017. Il s'agit de « l'instance nécessaire pour entamer le chemin qui mènera à l'enregistrement de la candidature de celle, qu'avec tendresse et respect, nous appelons “Marichuy” [María de Jesús Patricio Martínez]. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire de ce pays, une femme d'un peuple originaire, indigène, sera candidate à la présidence de la République mexicaine²⁰ ». Le recueil des signatures s'est fait à travers les réseaux de soutien organisés au sein des dénommées *casitas Marichuy* (« petites maisons de Marichuy»). Ces réseaux étaient composés d'une quantité variable d'auxiliaires dans tout le Mexique. Ils ont permis de rendre visible la situation des peuples indigènes, de les faire dialoguer entre eux, mais aussi avec les populations non-indigènes, montrant ainsi la possibilité de s'organiser autrement, depuis le bas, comme le font le CNI et l'EZLN.

18 Conférence de presse donnée par Mario Luna et Bettina Velázquez, membres du *Concejo Indígena de Gobierno* (Conseil indigène de gouvernement), Radio Zapatista, 28 février 2017.

19 Voir Martínez, 2018.

20 Voir le site : <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2017/08/07/llego-la-hora-del-floreCIMIENTO-de-los-pueblos-un-paso-mas/> [consulté le 2 juillet 2020].

La sophistication des dispositifs électroniques (type Android 5) utilisés dans le processus de recueil des signatures a empêché d'obtenir la quantité exigée par l'INE. En effet, dans plusieurs endroits, les zones plus pauvres du Mexique ainsi que les communautés indigènes notamment, il n'y avait pas d'électricité ni de réseau internet, indispensables pour permettre aux auxiliaires de Marichuy de photographier et enregistrer les signatures. À d'autres moments, les auxiliaires ont dénoncé des coupures d'internet intentionnelles qui ont empêché la transmission des signatures dans certaines communautés et communes où leur présence avait été sollicitée.

Au terme d'un processus parsemé d'attaques et de disqualifications multiples de la part des différents partis politiques, montrant ainsi le mépris et le racisme envers la population indigène, Marichuy a tout de même gagné une réputation d'honnêteté indiscutable, car elle a été la seule à montrer qu'elle n'avait pas acheté les signatures, contrairement à ce qui a été constaté dans le cas d'autres candidats indépendants. Malgré toutes les entraves mentionnées plus haut, grâce à l'organisation du CIG, de sa porte-parole et des équipes d'auxiliaires dans tout le pays, de plus en plus de personnes, collectifs et organisations ont décidé d'entamer une lutte conjointe contre le « système criminel ». En tant que porte-parole du CIG, Marichuy a déclaré fermement que le CIG ne pouvait pas légitimer la corruption et les tricheries d'un système électoral vérolé, que la lutte allait continuer pour guérir non seulement le Mexique mais le monde entier de la maladie capitaliste : « nous marcherons en construisant les clés pour guérir le monde²¹ ».

Pendant l'été 2018, après les élections du 1^{er} juillet, la *Comisión Sexta* de l'EZLN a convoqué les individus, groupes, collectifs et organisations, soutiens du CIG qui continuent de penser que les changements importants ne viennent jamais du haut mais du bas, à une rencontre, dans le but d'évaluer le processus de soutien au CIG et à sa porte-parole Marichuy, ainsi que la situation selon la perspective de chaque groupe, collectif et organisation. Cette démarche indique la distance que l'EZLN prend par rapport au nouveau gouvernement élu dit « de gauche ».

Le résultat de cette rencontre s'est manifesté dans un texte qui déclare l'importance de construire :

« [...] un Conseil qui inclut les luttes de tous les opprimés, des personnes jetables, des personnes disparues et assassinées, des prisonniers politiques, des femmes agressées, de l'enfance prostituée, des calendriers et des géographies, qui tracent une carte contrant les lois de la probabilité, les sondages et les

21 Voir [en ligne] la traduction en français de la déclaration conjointe des CIG, CNI et EZLN du 2 mai 2018 « Falta lo que falta » sur le site *Enlace Zapatista*, disponible sur <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2018/08/05/il-reste-pas-mal-a-faire/> [consulté le 26 juin 2020].

votes : la carte contemporaine des révoltes et des résistances sur toute la planète. [...] Ce que nous proposons, c'est non seulement que le CIG cesse d'être seulement indigène, mais aussi qu'il cesse d'être national. Pour cela, nous, femmes, hommes, transgenres, en tant que zapatistes, nous proposons que ce qui suit soit porté à la consultation, en plus de toutes les propositions qui ont été faites durant cette rencontre [...] chacun pourra, en décembre de cette année, connaître, analyser et évaluer les décisions et propositions faites au sein du CNI et du Conseil indigène de gouvernement, ainsi que les résultats de la consultation à laquelle cette réunion appelle, à laquelle nous participons en ce moment.

Notre appel ne s'adresse pas seulement aux peuples originaires, mais à toutes celles et tous ceux qui se rebellent et résistent dans tous les recoins du monde²². »

La réponse à cette proposition est restée ouverte jusqu'à la rencontre internationale des réseaux de résistance, qui s'est tenue en décembre 2018, date correspondant au 25^e anniversaire du soulèvement zapatiste.

Bibliographie

ALONSO, Ángeles. *Los Mayas de Quintana Roo. Hacia una crítica de los discursos de la construcción del otro y del manejo de los símbolos culturales del poder. Tesis de Licenciatura*. Puebla : Departamento de Antropología de la Universidad de Las América, 1997.

ARIAS PÉREZ, Jacinto. *San Pedro Chenalhó, algo de su historia, cuentos y costumbres. Slumal San Pedro Ch'enalhó. Slo'il xchi'uk k'usi stalel ti jteklume*. Tuxtla Gutiérrez : Gobierno del Estado de Chiapas/Dirección de Fortalecimiento y Fomento de las Culturas de la Subsecretaría de Asuntos Indígenas, 1985.

ARIEL DE VIDAS, Anath et GUILHEM, Olivier. « Coloquio Internacional Miradas cruzadas sobre las relaciones humanos/animales en Mesoamérica: el caso del guajolote. Enfoques arqueológicos, etno-históricos, iconográficos y antropológicos ». Dans *Trace* [en ligne], 2015, n° 67 : 174-183. Disponible sur <https://journals.openedition.org/trace/1982> [consulté le 22 novembre 2017].

²² L'intégralité du texte est disponible [en ligne] sur <https://zapateando.wordpress.com/2018/08/07/palabras-del-sub-moises-y-el-sub-galeano-en-la-clausura-del-encuentro-de-redes-de-apoyo-al-cig-y-su-vocera-en-el-caracol-de-morelia-chiapas-el-5-de-agosto-de-2018-ezln-cni-cih-marichuy/> [consulté le 26 juin 2020].

AUBRY, Andrés. « El templo de San Nicolás de los morenos: un espacio urbano para los negros de Ciudad Real ». Dans *Mesoamérica*, 2004/25, n°46 : 135-152.

BASCHET, Jérôme. « L'autonomie ou l'art de s'organiser sans l'État. À propos de l'expérience zapatiste ». Dans BASCHET, Jérôme, SCALZONE, Oreste, DE MATTIS, Léon *et al.* *Misère de la politique*. Paris : Divergences, 2017 : 121-165.

DANOWSKY, Déborah et VIVEIROS DE CASTRO Eduardo. « L'arrêt de Monde ». Dans LATOUR, Bruno, BONNEUIL, Christophe, JUVANCOURT, Pierre de *et al.* *De l'univers clos au monde infini. Textes réunis et présentés par Émilie Hache*. Bellevaux : Dehors, 2014 : 221-339.

DE VOS, Jan. *La guerra de las dos vírgenes. La rebelión de Los Zendales, (Chiapas, 1712), documentada, recordada, recreada*. Mexico : CIESAS - UNAM - UNICACH, 2011.

GONZÁLEZ ESPONDA, Juan. *Negros, Pardos y Mulatos: otra historia que contar*. Tuxtla Gutiérrez : Consejo Estatal para la Cultura y las Artes de Chiapas, 2002.

GONZÁLEZ ESPONDA, Juan. « Ya no hay tributo ni rey », *de profetas y mesías en la insurrección de 1712 en la provincia de Chiapa*, San Cristóbal de Las Casas : Secretaría de Pueblos y Culturas Indígenas : Centro Estatal de Lenguas, Arte y Literatura Indígenas, 2013.

MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Rocío Noemí. Totik, Metik, Kanal, a dos años de Acteal, San Cristóbal de Las Casas, Chiapas : Centro de Información y Análisis de Chiapas, 2000.

MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Rocío Noemí. « Témoigner, résister: photographies de femmes au Chiapas ». Dans *CLIO, Histoire Femmes et Sociétés*, 2004/1, n° 19 : 105-113.

MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Rocío Noemí. « Ak'ot bin ta K'in tajimol, complejidad ritual y memoria en Chenalhó ». Dans SHESEÑA, Alejandro, PINCEMIN DELIBEROS, Sophia et URIEL DEL CARPIO PENAGOS, Carlos (dir.). *Estudios del Patrimonio Cultural de Chiapas*. Tuxtla Gutiérrez : Universidad de Ciencias y Artes del Estado de Chiapas (coll. « Selva Negra »), 2008 : 225-248.

MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Rocío Noemí. K'in tajimol, *danse, musique, gestes et parole comme mémoire rituelle, une analyse du carnaval maya-tsotsil à San Pedro Chenalhó et Polhó, Chiapas Mexique*. Thèse de doctorat, sous la direction de Carlo Severi. Paris, LAS-EHESS, 2013.

MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Rocío Noemí. « Xoral: Recorrido ritual relacional y lugares de memoria en la fiesta del *K'in tajimol* ». Dans *Thule. Rivista italiana di studi americanistici*. 2015/38-39, 2016/40-41 : 635-662.

MARTÍNEZ GONZÁLEZ, Rocío Noemí. « Le Conseil Indigène de Gouvernement et la candidature de Marichuy ». Dans *FAL MAG*, 2018, n°138 : 21-23.

SEVERI, Carlo. « Autorités sans auteurs : formes de l'autorité dans les traditions orales ». Dans COMPAGNON, Antoine (dir.). *De l'autorité. Colloque annuel du Collège de France*. Paris : Odile Jacob, 2008 : 93-123.

SEVERI, Carlo. « El Yo—memoria. Una nueva aproximación a los cantos chamánicos amerindios ». Dans *Cuicuilco Revista de Ciencias Antropológicas*, 2008/15, n° 42 : 9-28.

SEVERI, Carlo. « La parole prêtée. Comment parlent les images ». Dans SEVERI, Carlo et BONHOMME, Julien (dir.). *Paroles en actes*. Paris : Éditions de l'Herne (coll. « Cahiers d'Anthropologie Sociale »), 2009/1, n° 5 : 11-41.

TEDLOCK, Dennis. *Popol Vuh: The definitive edition of the Mayan book of the dawn of life and the glories of gods and kings*. New-York : Simon and Schuster, 1985.

VIQUEIRA, Juan Pedro. *Indios Rebeldes e Idolatras. Dos ensayos históricos sobre la Rebelión India de Cancuc, Chiapas, acaecida en el año de 1712*. Mexico : Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1997.

XIMÉNEZ, Fray Francisco. *Historia de la Provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala de la Orden de Predicadores*, tome 4. Tuxtla Gutiérrez, Gobierno del Estado, Coneculta Chiapas, 1999 (nouv. éd.).

Sources

Archivo municipal de San Pedro Chenalhó. *Título Majomut año de 1850 01, consta de 49 fojas*, 1850. Documento autenticado por el lic. Antonio Pérez Hernández. Notaría pública no. 92 del Estado, Chamula Chiapas. (Transcripción de Maria del Carmen Pérez Esponda).

Madrid, Museo de América, *Codex Tro-Cortesianus* dit aussi *Codex Madrid*, XIV^e-XV^e s. ?, disponible [en ligne] sur <http://www.famsi.org/mayawriting/codices/madrid.html> [consulté le 27 juin 2020].

Cuadernos de texto de la primer Escuelita Zapatista [en ligne], Comisión Sexta del EZLN, Mexico, 2013-14, disponible sur <https://schoolsforchiapas.org/library/cuadernos-de-texto-de-la-primer-escuelita-zapatista-gobierno-autonomo-1/> [consulté le 27 juin 2020].

Human Rights Watch. *Rapport mondial 2017. Bilan annuel de HRW sur les droits humains dans le monde* [en ligne], 2017, disponible sur <https://www.hrw.org/es/world-report/2017> [consulté le 23 novembre 2017].

« Los muros del capital, las grietas de la izquierda » [en ligne], 12-15 avril 2017, San Cristóbal de Las Casas, Cideci-Universidad de la Tierra Chiapas, disponible sur <http://enlacezapatista.ezln.org.mx/2017/04/15/participacion-de-la-comision-sexta-del-ezln-en-el-seminario-de-reflexion-critica-los-muros-del-capital-las-grietas-de-la-izquierda/> [consulté le 26 juin 2020].

« Chiapas : Se mantienen amenazas contra Abejas de Los Chorros, municipio de Chenalhó ». *Blog del Servicio internacional para la Paz* [en ligne], 21 avril 2017, disponible sur <https://sipaz.wordpress.com/2017/04/21/chiapas-se-mantienen-amenazas-contra-abejas-de-los-chorros-municipio-de-chenalho/> [consulté le 24 novembre 2017].

« Marichuy Patricio como fuerza de transformación del país: Villoro ». Dans *Excelsior* [en ligne], 27 octobre 2017, disponible sur <http://www.excelsior.com.mx/nacional/2017/10/27/1197598> [consulté le 27 juin 2020].

VILLORO, Juan. « Marichuy, una vocera surgida de la tierra ». Dans *Proceso* [en ligne], 11 novembre 2017, disponible sur <https://www.proceso.com.mx/510761/marichuy-una-vocera-surgida-la-tierra> [consulté le 27 juin 2020].

Sous-commandant MOISÉS et sous-commandant GALEANO. *Discours de clôture de la réunion des réseaux de soutien au CIG et à sa porte-parole* [en ligne], Morelia, Chiapas, 5 août 2018, disponible sur <https://zapateando.wordpress.com/2018/08/07/palabras-del-sub-mois-es-y-el-sub-galeano-en-la-clausura-del-encuentro-de-redes-de-apoyo-al-cig-y-su-vocera-en-el-caracol-de-morelia-chiapas-el-5-de-agosto-de-2018-ezln-cni-cih-marichuy/> [consulté le 26 juin 2020].